

## Honneur, service, savoir : les bibliothécaires romains (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)<sup>1</sup>

Maria Pia DONATO  
Chercheur à l'université « La Sapienza »

En 1760, Simone Ballerini, bibliothécaire de la Bibliothèque des Barberini et titulaire de quatre chapelles de patronage de cette famille, adresse une supplique au pape, car il se trouve dans une situation désespérée : il découvre qu'il est en débit de 893 messes, car les religieux auxquels il avait confié ses devoirs de sacerdoce, par privilège spécial des Barberini, n'avaient pas fait leur travail. Il demande donc de pouvoir célébrer les dites messes avec l'aide d'autres prêtres au service des Barberini<sup>2</sup>.

En 1763, le suicide de Costantino Ruggeri, bibliothécaire de la Bibliothèque Imperialense, riche bibliothèque fondée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par le cardinal Giuseppe Renato Imperiali<sup>3</sup>, fait forte impression parmi les savants romains. Son poste était considéré comme très avantageux, « non solo al riguardo degli emolumenti, che riguardo al comodo maggiore di studiare avendo la Libreria in casa<sup>4</sup>. » Ses papiers retrouvés après le geste fatal, « sonosi trovate molte opere erudite, ch'egli non poté stampare per mancanza di denaro »<sup>5</sup>, et divers témoignages concordent sur le fait que le suicide a été causé par la « mélancolie » de n'avoir pu publier ses écrits. Winckelmann rapporte le drame à ses correspondants allemands<sup>6</sup>. L'antiquaire saxon est d'ailleurs lui-même un bibliothécaire : il était arrivé à Rome après son recrutement au service du grand bibliophile et cardinal Passionei qui en apprécie la belle écriture grecque ; son poste ne lui vaut que trois écus de salaire plus pension mais lui offre de précieuses « heures d'oisiveté » pour ses études.

La trajectoire de Winckelmann et son rapport controversé aux livres sont retracés dans ce même volume avec plus de précision, mais rappelons qu'après avoir servi Passionei il passe ensuite au service du cardinal Alessandro Albani avec toujours la fonction de bibliothécaire, à 10 écus par mois et pension. Sa situation ne lui réserve que du bien : “Von meinen Umständen ein paar Worte

---

<sup>1</sup> BAV= Biblioteca Apostolica Vaticana BANL= Biblioteca dell'Accademia dei Lincei e Corsiniana DBI= *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1960-.

<sup>2</sup> BAV, Archivio Barberini, Computisteria, vol. 743, ff.201v-2002r. Sur Ballerini cf. la brève notice de A. Petrucci dans DBI, vol. 5, 1963, s.v.

<sup>3</sup> F. Cancedda, « La collezione libraria del Cardinal Imperiali », num. monogr. de *Il Bibliotecario*, 35, 1993; ead., « Figure e fatti intorno alla biblioteca del cardinale Imperiali, mecenate del '700 », Rome, 1995.

<sup>4</sup> Lettre de G. Garampi a G. Bianchi, cité par M.D. Collina, *Il carteggio letterario di uno scienziato del Settecento (Janus Plancus)*, Florence : Olschki, 1957, p. 64. Une autre lettre portant sur le même sujet, celle de G. Marini, est citée à la p. 86.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> J.J. Winckelmann, *Briefe*, in Verbindung mit Hans Diepolder herausgegeben von Walther Rehm, band II, Berlin : Walter de Gruyter, 1954, p. 354.

zu melden, so bin ich vergnügt; Brod und Wein schmecket, und mein Herr ist mein Freund und ich sein beständiger Gefärthe, doch nur wenn ich will, mit aller ersinnlichen Frenheit zu studiren. Ich habe eine der größten Bibliotheken in Italien allein unter Händen, ohne in derselben zu arbeiten, nur sie zu gebrauchen. Die größte Sammlung von Zeichnungen habe ich unter meinem Schlüssel, und das was vornemste ist, ich bin gesund, wie ich in meiner Jugend war<sup>7</sup>.” Il est pourtant mécontent d’être appelé bibliothécaire de Son Eminence (« Bibliotecario di Sua Eminenza »), car “ich nicht diene. Denn wir erzeigen uns ein gegenseitiges Vergnügen der Cardinal und ich<sup>8</sup>.” Quand en 1761, Albani est nommé Cardinal Bibliothécaire, Winckelmann obtient une pension extraordinaire de 50 écus par an sur la dotation de la Bibliothèque Vaticane, et seulement quelques années plus tard, un véritable poste de *scriptor*.

Ces trois épisodes nous dévoilent certaines conditions et contradictions du métier, peut-être serait-il mieux de dire du rôle du bibliothécaire dans une ville très riche en bibliothèques : Rome. Dans cette contribution nous analyserons les caractéristiques et l’évolution de la figure du bibliothécaire à Rome aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

## 1.

Rome est sans conteste la ville des bibliothèques. D’abord, il y a la « bibliothèque des bibliothèques », la Vaticane, sur laquelle nous reviendrons. Autour de la Vaticane, l’équipement en bibliothèques de l’Urbs est exceptionnel : si l’on dépouille certaines descriptions de Rome – telle que le *Trattato delle opere pie di Roma*, la *Nota delli musei* ou encore l’*Eusevologio osia trattato delle opere pie di Roma* – on peut en dénombrer plus de cent cinquante dont l’existence est attestée<sup>9</sup>. Il n’y a pas de guide de la ville ni de récit de voyage qui oublie de faire une liste des bibliothèques romaines. Plusieurs parmi les auteurs de ces récits sont allés à Rome précisément dans le but de consulter des manuscrits ou des livres qui y sont conservés<sup>10</sup>.

<sup>7</sup> Winckelmann, *Briefe*, op. cit., b. II, p. 57, à Walther, 8/12/1759.

<sup>8</sup> Winckelmann, *Briefe*, b. I, 1952, p. 315 lettre à Genzmer, 20/11/1757.

<sup>9</sup> M. Pansa, *Della libreria Vaticana ragionamenti ... Delle librerie famose, e celebri del mondo... con alcun discorsi in fine de libri, e della Stampa Vaticana, & di molte altre librerie si pubbliche, come private in Roma*, Roma: Appresso G. Martinelli, 1590; C. Fanucci, *Trattato di tutte le opere pie dell'alma città di Roma... nel quale si descrivono tutti gli spedali, confraternite & altri luoghi pij ...*, Roma: per Lepido Facij, & Stefano Paolini, 1601; G.P. Bellori, *Nota delli musei, librerie, gallerie et ornamenti di statue, e pitture, né palazzi, nelle case e né giardini di Roma*, Roma : appresso Biagio Deuersin e Felice Cesaretti, 1664 ; C.B. Piazza, *Eusevologio romano; ovvero delle opere pie di Roma, accresciuto ed ampliato secondo lo stato presente con due trattati delle Accademie e librerie celebri di Roma*, Roma : a spese di Felice Cesaretti e Paribeni, 1698; Les deux derniers traités ont été reproduits en fac-similé dans V. Romani, *Biblioteche romane del Sei e Settecento*, Manziana : Vecchiarelli, 1996.

<sup>10</sup> Je ne cite que trois savants voyageurs célèbres : J. Spon, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant fait aux années 1675 et 1676*, Lyon : chez A. Collier, 1678 ; J. Mabillon, *Iter Italicum Litterarium annis MDCLXXXV & MDCLXXXVI*, Luteciae Parisiorum : apud viduam Edmundi Martin, Johannem Boudot & Stephanum, 1687; pour le voyage de Leibniz cf. W. G. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, I, *Allgemeiner politischer und historischer*

Les chiffres, évidemment, sont purement indicatifs, car ces bibliothèques ont souvent une existence éphémère et les unes servent à constituer les autres. Parmi elles, il faut réserver une place spéciale à celles des couvents des ordres et des grandes institutions d'éducation (le Collège Romain par exemple) ; un grand nombre est également constitué par les bibliothèques des cardinaux pour lesquelles la définition de « particulière » n'est pas appropriée, non seulement parce que la majorité d'entre elles sont accessibles mais aussi parce qu'elles participent de la constitution du capital symbolique de la ville, de cette image de Rome si décisive dans la propagande catholique<sup>11</sup>.

A cet égard, il est important de rappeler qu'il ne s'agit pas seulement d'un équipement en livres constitué à la Renaissance par les grands princes de l'église puis lors de la Contre-Réforme dans le feu de l'affrontement confessionnel<sup>12</sup>. Au contraire, les raisons qui poussent un prélat à constituer une bibliothèque perdurent tout au long du XVII<sup>e</sup>, voire du XVIII<sup>e</sup> siècle : il s'agit d'affirmer le prestige de sa propre famille autant que de concrétiser une image de piété, sagesse, vertu et doctrine. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le renouveau de l'idéal de l'homme d'église et du cardinal met en lumière ces raisons ; l'essor de la théologie positive et des tendances rigoristes insistant sur la tradition et l'histoire renouvellent la signification idéologique et culturelle de cette bibliophilie<sup>13</sup>. Cela constitue un élément dynamisant pour différents profils intellectuels, y compris les « bibliothécaires » dont il est question ici.

Qui s'occupe de ces trésors ? Qui est le bibliothécaire à Rome, quel est son profil social et intellectuel ?

La diversité institutionnelle et le polycentrisme des « infrastructures culturelles » de la capitale pontificale se reflètent dans la pluralité des situations de vie et de travail des personnes qui s'occupent des collections livresques. Certes, un rapide aperçu préliminaire des sources révèle que la presque totalité des effectifs des bibliothèques romaines est formé par des religieux. Ce trait se renforce au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, en parallèle à la cléricatisation ultérieure de la bureaucratie

---

*Briefwechsel*, Berlin : Akademie Verlag, 1970, voll. VIII e XI; A. Robinet, *G. W. Leibniz, Iter Italicum (Mars 1689 - Mars 1690) : la dynamique de la République des Lettres*, Florence : L.S. Olschki, 1988.

<sup>11</sup> G. Labrot, *L'Image de Rome : une arme pour la Contre-Réforme : 1534-1677*, Seyssel : Champ Vallon, 1987; *Storia d'Italia. Annali. 16, Roma, la città del Papa : vita civile e religiosa dal giubileo di Bonifacio VIII al giubileo di Papa Wojtyla*, sous la dir. de L. Fiorani et A. Proserpi, Turin : G. Einaudi, c2000.

<sup>12</sup> C. Montecchi, « Cardinali e biblioteche », dans *Società e storia*, 12, 1989, pp. 729-739; G. Fragnito, *La trattatistica cinque e seicentesca sulla corte cardinalizia. «Il vero ritratto d'una bellissima e ben governata corte»*, «Annali dell'Istituto storico italo-germanico di Trento», XVII, 1991, pp. 135-185 ; M. Rosa, *I depositi del sapere. Biblioteche, accademie, archivi*, dans *La memoria del sapere. Forme di conservazione e strutture organizzative dall'antichità a oggi*, sous la dir. de P. Rossi, Rome-Bari, Laterza, 1988, pp. 165-209.

<sup>13</sup> B. Neveu, *Érudition et religion au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Albin Michel, 1994; Je me permets de signaler mon *Accademie romane. Una storia sociale, 1671-1824*, Naples : ESI, 2004.

pontificale à la période « néo-tridentine<sup>14</sup> ». Mais au delà d'une sociographie générique, les nuances sont nombreuses, et il est important de les saisir.

Un premier grand clivage sépare les prêtres séculiers et les religieux réguliers. Pour ces derniers, le soin des livres n'est qu'une charge parmi d'autres devoirs. Par conséquent, il est souvent difficile de discerner un profil précis des frères bibliothécaires des principaux établissements monastiques, en dépit de l'importance du patrimoine livresque qui y est conservé. Seules des recherches ponctuelles pourront tirer de l'ombre leur biographie à présent très mal connue ainsi que le fonctionnement et le rayonnement des institutions auxquelles ils ont appartenu.

Il est clair que le rôle dominant de certains ordres dans la vie intellectuelle de l'église redouble l'importance de leurs bibliothèques. Tel est sans doute le cas des dominicains et des bibliothèques de la maison générale de S. Maria sopra Minerva – qui abrite aussi les réunions de la Congrégation de l'Index – et dès la fin du XVII<sup>e</sup>, de la Casanatense. Cette dernière est initialement la bibliothèque « privée » du cardinal Girolamo Casanata : même s'il n'appartient pas à l'ordre de S. Thomas, il développe une sensibilité théologique et morale qui l'amène à devenir un grand mécène de l'érudition sacrée, puis à sa mort, à léguer ses biens pour l'établissement d'une grande bibliothèque publique et d'une chaire théologique qui seront toutes deux confiées aux Frères Prêcheurs<sup>15</sup>.

Il serait difficile de parler d'une « professionnalisation » même concernant les dominicains. Mais, notamment à la Casanatense, la réglementation minutieuse de l'office du *Bibliothecarius* et le faible *turn-over* apportent un considérable degré de spécialisation. Le profil du bibliothécaire Casanatense devient bien reconnaissable au fur et à mesure de l'institutionnalisation de cette bibliothèque dans la vie intellectuelle de l'Urbs. A cet égard, personne n'est plus représentatif que Giovan Battista Audifreddi, sous-bibliothécaire de 1749 à 1758, et bibliothécaire jusqu'en 1794 : presque cinquante ans passés à la rédaction d'un catalogue qui restera longtemps un chef d'œuvre de la bibliographie, ceci en plus d'une activité d'astronome réputé<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Sur ces processus cf. C. Weber, *Kardinäle und Prälaten in der letzten Jahrzehnten des Kirchenstaates. Elite-Rekrutierung, Karriere-Muster und soziale Zusammensetzung der kurialen Führungsschicht zu Zeit Pius' IX. (1846-1878)*, Stuttgart, Hiersemann, 1978; Id., *Legati e governatori dello Stato Pontificio (1550-1809)*, Rome : Ministero per i beni culturali e ambientali, Ufficio centrale per i beni archivistici, 1994, ainsi que la mise au point critique par M.A. Visceglia, « Burocrazia, mobilità sociale e patronage alla corte di Roma tra Cinque e Seicento. Alcuni aspetti del recente dibattito storiografico e prospettive di ricerca », *Roma moderna e contemporanea*, 3/1, 1995, p. 11-55.

<sup>15</sup> M. D'Angelo, *Il cardinale Giorlamo Casanate (1620-1700), con appendice di lettere...*, Rome : 1923; L. Ceysens, *Introduction*, dans *Correspondance d'Emmanuel Schelstrate Préfet de la Bibliothèque Vaticane (1683-1692)*, éd. par L. Ceysens, Bruxelles-Rome : Academia Belgica, 1949; V. De Gregorio, *La Biblioteca Casanatense di Roma*, Naples, ESI, 1993.

<sup>16</sup> P. Tentori, dans DBI, vol. 4, 1962, s.v. ; De Gregorio, *La Biblioteca Casanatense*, cité, p. 91 sq.

Un moine peut être employé occasionnellement en dehors du couvent, par exemple au service du cardinal protecteur de l'ordre. Toutefois, dans les bibliothèques particulières on rencontre plus souvent des religieux séculiers ; pour eux aussi, les distinctions à rappeler sont nombreuses.

Le deuxième grand clivage est celui qui sépare les prêtres et les simples clercs.

Les clercs peuvent être employés par des grandes familles de l'aristocratie. En effet, la première tonsure est canoniquement suffisante pour obtenir des bénéfices. Un clerc employé par une grande famille peut y accéder grâce à l'osmose entre aristocratie laïque et la hiérarchie curiale qui caractérise la structure sociale de la ville pontificale. Cette solution, très commune à la Renaissance<sup>17</sup>, est soumise à deux conditions : la disponibilité de bénéfices « libres » et l'approbation sociale pour un tel usage des ressources. Or, ces deux variables ne coïncident pas forcément, au contraire : à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, si la première condition peut être accomplie, la deuxième se trouve fort affaiblie par la moralisation néo-tridentine et la condamnation du népotisme<sup>18</sup>. En général donc, ce sont plutôt des prêtres qui sont employés en qualité de bibliothécaires. Cet arrangement présente un avantage certain aux yeux des nobles employeurs. Comme on l'a vu dans le cas de Ballarini, la quantité de chapelles qui restent sous juridiction laïque permet de doter convenablement ces personnes sans qu'elles pèsent trop sur le budget familial pourtant bien muni.

La deuxième ligne de démarcation court entre ceux qui sont d'origine noble, encore que de petite noblesse provinciale, et les roturiers. De cette distinction en découle une autre d'importance capitale : celle entre les jeunes qui veulent « se mettre en prélatrice » et les hommes qui ne veulent, ou plus souvent ne peuvent pas le faire. Il est vrai que les deux catégories de personnes se trouvent très souvent employées par des cardinaux qui en deviennent à la fois patrons, mécènes, et protecteurs dans l'ascension curiale ; mais le rythme et l'issue de la carrière des uns et des autres ne coïncident pas.

On pourrait aisément esquisser le schéma d'une carrière typique dans la Rome du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : un jeune homme brillant ayant fini ses études est employé en qualité de bibliothécaire – plus souvent de bibliothécaire-secrétaire – dans sa ville natale par un aristocrate ou un prélat auprès duquel il fait ses premières preuves d'érudition. Les réseaux nationaux lui trouvent alors un

---

<sup>17</sup> J.F. D'Amico, *Renaissance Humanism in Papal Rome. Humanists and Churchmen on the Eve of the Reformation*, Baltimore-Londres : John Hopkins U. P., 1983.

<sup>18</sup> Sur lequel cf. maintenant A. Menniti Ippolito, *Il tramonto della curia nepotista: papi, nipoti e burocrazia curiale tra XVI e XVII secolo*, Rome : Viella, 1999; plus en général C. Donati, *La Chiesa di Roma tra antico regime e riforme settecentesche (1675-1766)*, dans *Storia d'Italia, Annali 9, La Chiesa e il potere politico dal Medioevo all'età contemporanea*, sous la dir. de G. Chittolini et G. Miccoli, Turin : Einaudi, 1986, pp. 721-766; *Riforme, religione e politica durante il pontificato di Innocenzo XII (1691-1700)*, éd. par B. Pellegrino, Galatina : Congedo, 1994.

poste à Rome, auprès d'un prélat de la même région ou partageant les mêmes intérêts et la même sensibilité religieuse, bref, de la même « faction ».

Dans la bibliothèque de son mécène et protecteur, on est bibliothécaire, bien sûr car on s'occupe des livres, on les achète et on les reçoit, on surveille les visiteurs, on rédige le catalogue. Comme l'a écrit Mario Rosa, le bibliothécaire représente un important médiateur culturel entre le prince ecclésiastique et, d'un côté le monde des savants, et de l'autre côté celui des libraires/imprimeurs<sup>19</sup>.

Mais dans la bibliothèque, on est avant tout des hommes mis à l'épreuve. La bibliothèque est un lieu d'apprentissage de la société de cour, et le dépôt de documents permet de démontrer son aptitude à « servir », c'est-à-dire sa capacité à répondre aux sollicitations de son patron, d'autres cardinaux et même du pape dans le débat politique, théologique, historique, littéraire, voire scientifique. Une fois ses preuves faites, on peut légitimement espérer entrer en prélature. Par conséquent, l'emploi de « bibliothécaire » est temporaire et généralement court dans le cas de jeunes aristocrates qui viennent à Rome dans le but de faire carrière en prélature, beaucoup plus long et stable pour les roturiers dans des conditions analogues. Il y a tout de même pour les plébéiens de très belles réussites, surtout sous des pontifes qui développent une vraie politique de mécénat pour l'érudition sacrée et profane et savent récompenser les individus. Car c'est là une caractéristique de Rome : l'érudition est une voie de carrière qui peut amener au sommet de la hiérarchie sociale. L'activité savante est une forme de « service » à l'église et à la cour papale qui en alimente le recrutement de manière analogue à d'autres services, tels que les finances, l'administration et la diplomatie<sup>20</sup>.

Parmi les nombreux exemples dont l'histoire de la Rome savante de cette époque est riche, nous présentons deux hommes proches de leur vivant car maître et élève. En effet, le schéma se répète de génération en génération, un prélat qui réussit sa carrière devient souvent mécène ensuite : il constitue sa propre bibliothèque et reproduit les mécanismes de patronage qui sont à la base du système de recrutement de la cour de Rome.

Giusto Fontanini naît en 1666 dans le patriciat de San Daniele de Frioul<sup>21</sup>. Ses études auprès des Jésuites à Gorizia terminées, il est ordonné prêtre en 1690 à Venise, où il reste quelques années

---

<sup>19</sup> M. Rosa, *Un « médiateur » dans la République des Lettres: le bibliothécaire*, dans *Commercium litterarium : la communication dans la République des Lettres 1600-1750*, éd. par H. Bots et F. Waquet. Amsterdam : APA-Holland University Press, 1994, pp. 81-99.

<sup>20</sup> R. Ago, *Carriere e clientele nella Roma barocca*, Rome-Bari : Laterza, 1990; P. Partner, *The Pope's Men. The Papal Civil Service in the Renaissance*, Oxford : Clarendon Press, 1990.

<sup>21</sup> D. Fontanini, *Memorie della vita di monsignor Giusto Fontanini Arcivescovo di Ancira, canonico della basilica di S. Maria Maggiore e abate di Sesto*, Venise : appresso Pietro Valvasense, 1755; A. Fabroni, *Vitae Italorum doctrina excellentium qui saeculis XVIIet XVIII floruerunt*, vol. XIII, Pisis 1787, p. 196-262; G.B. Basaggio, *F. G.*, dans *Biografia degli Italiani Illustri nelle scienze, lettere ed arti del secolo XVIII, e de' contemporanei compilata da' letterati italiani di ogni provincia*, sous la dir. de E. de Tiplado Pretendieri, vol. VII, Venise : Alvisopoli, 1840, pp. 438-450; D. Busolini dans DBI, vol. 48, 1997, s.v..

en qualité de bibliothécaire et précepteur dans la famille Moro. Il fait circuler le manuscrit de son premier ouvrage érudit, *Delle masnade ed altri servi secondo l'uso dei longobardi. Ragionamento* (publié en 1689), dont le bibliothécaire du Grand Duc de Toscane Antonio Magliabechi se fait l'écho dans la République des Lettres. En 1696, pendant des vacances auprès des siens, il fait la connaissance d'un compatriote, Filippo del Torre, auditeur du cardinal Imperiali (à l'époque légat à Ferrare) : c'est la rencontre décisive pour Fontanini car del Torre lui obtient le poste de bibliothécaire auprès du cardinal, à Rome.

La riche collection de Imperiali représente pour le frioulan un lieu de travail : d'un côté, il s'en occupe et il en rédige le catalogue, de l'autre côté, il en fait usage pour ses propres études, comme le note son biographe : « [...] piantò egli le sue applicazioni nella libreria del cardinale Imperiali, e perché sentiva modestamente, come conveniva, di sé medesimo, da principio gli parve di non essere ben provveduto di quella abondante suppellettile dottrinale, che credeva necessaria nel praticare. Rinchiusosi però in detta libreria si diede a un continuo studio di giorno e notte per alcuni anni<sup>22</sup> » ; le résultat est le traité *L'Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato* (1700). Mais il fréquente aussi d'autres bibliothèques où les milieux savants romains se retrouvent pour leurs doctes conversations, comme la Casanatense et la Vaticane où il se fait connaître comme homme studieux et où il rencontre des prélats aussi savants qu'influents<sup>23</sup>. Grâce à eux, Clément XI le nomme professeur d'éloquence à la Sapienza et, grâce à sa renommée de défenseur de l'érudition mauriste (*Vindiciae antiquorum Diplomatum* 1705), il le charge de défendre les droits féodaux du Saint Siège dans la guerre de Comacchio contre l'empereur<sup>24</sup>. Fontanini sera ensuite prélat, chanoine, titulaire d'une pension extraordinaire « fattogli a titolo de' servigi prestati alla Santa Sede con tante opere in difesa della medesima<sup>25</sup> » et il terminera sa vie comme archevêque d'Ancyre, tout en continuant son œuvre d'historien de l'église et de la littérature, de polémiste, d'hagiographe, d'antiquaire.

Domenico Giorgi est originaire lui aussi des Vénéties, de Rovigo, où il naît en 1690 ; plébéien, il fait ses études au séminaire diocésain<sup>26</sup>. A la mort de son premier employeur, ce même Filippo del Torre que nous avons déjà rencontré, il rentre dans sa ville natale, où il rencontre Fontanini lors d'un voyage de celui-ci. Fontanini se fait le protecteur de son compatriote et il réussit

---

<sup>22</sup> Fontanini, *Memorie della vita*, op. cit. p. 7, p. 12.

<sup>23</sup> « A quel tempo frequentemente si radunavano i Letterati in alcune ore particolari per conversazioni erudite, non solo nel palagio del cardinale Casanata, ma anche presso alcuni prelati pel comodo opportuno delle copiose e scelte librerie che avevano », *ibidem*.

<sup>24</sup> *Del dominio temporale della S. Sede Apostolica sopra la città di Comacchio* (1708), sur lequel et la suite de pamphlets polémique qu'il provoqua cf. S. Bertelli, *Erudizione e storia in Ludovico Antonio Muratori*, Naples : Istituto Italiano per gli Studi Storici 1960, p. 100 sq.

<sup>25</sup> Fontanini, *Memorie della vita*, op. cit., p. 60.

<sup>26</sup> [C. Silvestri], *Vita di monsignor Domenico Giorgi descritta da un suo concittadino della città di Rovigo*, in *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, t. XLI, Venise: presso Simone Occhi, 1749, pp. 337-365; M.P. Donato, dans DBI, vol. 55, 2000, s.v.

à le faire élire à la charge qu'était la sienne de la bibliothèque Imperiali<sup>27</sup>. Dans son nouveau rôle, Giorgi prépare ses premiers travaux érudits<sup>28</sup> qui lui permettent de gagner ses premiers bénéficiaires. Il reste tout de même au service du cardinal Imperiali, en alternant la conservation de sa bibliothèque et les services comme sacristain. Ce n'est pas avant 1726 que, suite à la publication de *De origine metropolis Ecclesiae Beneventanae dissertatio epistolaris*, par ailleurs dédié à son cardinal patron, il obtient de Benoît XIII une riche abbaye ; il quitte alors le poste de bibliothécaire pour dépenser toute son énergie à l'érudition ecclésiastique, ce qui l'amènera à devenir un proche collaborateur de Benoît XIV.

Dans ces deux cas comme dans d'autres, il est important de noter que le caractère provisoire du travail de bibliothécaire n'empêche pas la compétence dans les savoirs du livre : Fontanini rédige pour Imperiali un catalogue moderne, dont les critères unissent la fonctionnalité à la précision de l'information bibliographique<sup>29</sup> ; Giorgi est le co-auteur du catalogue de la bibliothèque du marquis A. G. Capponi, pour lequel il s'inspire du travail de son ancien maître et ami<sup>30</sup>.

A la Vaticane ces mécanismes sont reproduits et renforcés car cette institution joue un rôle dynamisant dans l'ensemble de la vie savante romaine en général, et dans l'univers du livre en particulier. Les principaux acteurs dans l'administration et la gestion de la Vaticane au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sont souvent eux-mêmes possesseurs d'importantes bibliothèques (F. Barberini, G. Casanata, A. Querini, D. Passionei, A. Albani, par exemple). Inversement, deviennent *custodi* de la Vaticane, des personnages déjà responsables de grosses bibliothèques particulières. Il s'agit le plus souvent du prélat nommé à la tête de la Bibliothèque Vaticane qui fait valoir son pouvoir pour promouvoir sa clientèle<sup>31</sup>. Le titre de cardinal bibliothécaire de la Sainte Église Romaine renforce non seulement l'image de l'aristocrate lettré, comme à la Renaissance, mais également un idéal de seigneur de l'église de Rome « dotto, onoratissimo, vissuto morigeratamente,

---

<sup>27</sup> « Ebbe in suo segretario il sig. Abate Domenico Giorgi, che per sua gran ventura ritrovavasi in Rovigo sua patria, allora quando passò il Fontanini, e ad esso presentatosi gli suggerì di andarsene a Roma, che con la sua protezione non avrebbe mancato di aprirgli qualche strada per renderlo nella possibile maniera provveduto, come successe. Imperciocché dopo parecchi mesi fu scelto per bibliotecario della sua cospicua libreria dall'Eminentissimo sig. Cardinal Imperiali, dove poi ebbe campo di piantare li suoi studi, con quel profitto, che le opere stampate dimostrano. Stava sempre al fianco del suo protettore e maestro perché conosceva il giovamento, che ne traeva dalla di lui viva voce, e consigli, e con tale scorta gli fu facile l'insinuarsi nell'amicizia e conoscenza di non pochi de' principali personaggi della corte, onde in breve venne ad essere noto anche a più di un cardinale ... Morì in Roma essendo Cappellano segreto del Regnante Pontefice Benedetto XIV ». Fontanini, *op. cit.*, pp. 51-52.

<sup>28</sup> *De antiquis Italiae Metropolitibus Exercitatio Historica ad SS. Patrem Innocentium XIII*, Romae : apud Georgium Plachum, 1722; *Gli abiti sacri del sommo pontefice paonazzi e neri in alcune solenni funzioni della Chiesa, giustificati con l'autorità degli antichi rituali e degli scrittori liturgici*, Rome: G. Mainardi, 1724.

<sup>29</sup> *Bibliothecae Josephi Renati Imperialis ... catalogus secundum auctorum cognomina ordine alphabetico dispositus una cum altero catalogo scientiarum & artium*, Romae : F. Gonzaga, 1711.

<sup>30</sup> *Catalogo della libreria Capponi o sia de' libri italiani del fù marchese Alessandro Gregorio Capponi... Con annotazioni in diversi luoghi, e coll'Appendice de' libri latini, delle miscellanee, e dei manoscritti in fine*, Roma : appresso il barnabò e Lazzarini, 1747.

<sup>31</sup> J. Bignami Odier, *La bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI : recherches sur l'histoire des collections de manuscrits*, Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, 1973.

[...] letterato stimato da tutto l'universo »<sup>32</sup>, tandis que la charge de custode permet de renforcer, voire d'asseoir l'autorité de certains savants quelquefois recrutés initialement comme simple *scriptor* : c'est le cas de L. Allaci ou L. Olstenius, de E. Schelstrate ou de G.S. Assemani<sup>33</sup>. En particulier à l'époque néo-tridentine, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des savants religieux effectuent leur ascension entière dans les rangs de cette institution : le franciscain Lorenzo Brancati da Lauria, premier custode en 1670 et cardinal bibliothécaire en 1681 précède l'augustinien Enrico Noris, premier custode en 1692 et cardinal bibliothécaire en 1700.

Comme les cas de Brancati et Noris le suggèrent, ces mécanismes inscrits dans le temps long de l'ancien régime pontifical, ont leur propre chronologie qui mérite d'être observée de manière précise. C'est entre le XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, aux environs du règne d'Alexandre VII mais plus précisément entre Innocent XI et Benoît XIV, qu'un tel modèle de reproduction des élites culturelles et politiques atteint sa perfection. Les raisons sont nombreuses et difficiles à isoler : il s'agit avant tout du projet de réhabilitation de l'autorité du Saint Siège par la force des mœurs et de la culture, mais aussi de l'importance accrue de l'érudition face au juridictionnalisme de plus en plus agressif des monarchies européennes, comme le montre bien la biographie de Fontanini.

Ces mécanismes semblent connaître une crise relative vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut invoquer de nombreuses raisons : la diminution des ressources pour récompenser les mérites individuels, le vieillissement de la culture savante qui perd sa force de frappe politique, la sécularisation de la société. Ces phénomènes touchent les milieux intellectuels dont une partie cherche à s'affirmer en dehors des institutions religieuses. Ainsi, la disponibilité de bénéfices qui se réduit drastiquement à cause de la crise financière de l'église de Rome<sup>34</sup>, l'attitude ambivalente de certains aristocrates vis-à-vis du pouvoir pontifical qui se traduit par un mécénat de grand éclat, ainsi que les ambitions personnelles de quelques cardinaux, ré-ouvrent la route aux abbés et aux laïcs. Les péripéties de Winckelmann doivent être appréhendées dans ce contexte, mais le cas de Ennio Quirino Visconti est plus éloquent : le jeune et talentueux antiquaire, déjà connu comme savant d'exception au point d'avoir obtenu de Pie VI des bénéfices simples et la promesse de devenir premier custode de la Vaticane, refuse d'embrasser l'état religieux et perd ainsi ses

---

<sup>32</sup> G.B. Campello, *Pontificato di Innocenzo XII. Diario*, éd. par P. Campello della Spina, Rome: Tipografia Vaticana, 1893, p. 88.

<sup>33</sup> Sur les deux premières, en dépit de leur rôle majeur dans la vie culturelle de leurs époques, des études biographiques modernes manquent encore et il est nécessaire de se référer à l'ancienne bibliographie recensée par Bignami Odier, *La Biblioteca Vaticane, op. cit., ad. indicem*. Sur Assemani, savant maronite, cf. la notice de G. Levi della Vida, dans DBI, 4, 1962, s.v.

<sup>34</sup> M. Rosa, «Curia romana e pensioni ecclesiastiche: fiscalità pontificia nel Mezzogiorno (secoli XVI-XVIII) », *Quaderni storici*, 1979, pp. 1015-1056; Id., « La 'scarsella' di Nostro Signore. Aspetti della fiscalità spirituale pontificia nell'età moderna », *Società e Storia*, 1987, pp. 818-845.

pensions. Il devient donc en 1781 le bibliothécaire du prince Sigismondo Chigi<sup>35</sup> mais quelques années plus tard seulement, à l'occasion de la vacance du poste de conservateur du musée du Capitole, il retrouve les grâces du pape<sup>36</sup>.

Au delà des cas éclatants des intellectuels les plus réputés, l'affaiblissement de l'osmose entre curie romaine et institutions savantes dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle semble se traduire par une certaine professionnalisation du rôle du bibliothécaire, ainsi que par une relative marginalisation qui entraînent divers degrés de frustration. Le suicide de Ruggeri évoqué plus haut pourrait en être un indice.

## 2.

Pour observer de plus près les contraintes, les enjeux et les possibilités des bibliothécaires romains brièvement évoqués, il est nécessaire de délimiter le terrain de l'analyse. Nous allons nous concentrer sur la bibliothèque Corsiniana, fondée en 1664 par Neri Corsini *senior* sans doute afin de consacrer son nouveau statut<sup>37</sup> de premier cardinal de cette famille de financiers toscans. A la suite des recherches d'Armando Petrucci<sup>38</sup>, on peut reconstruire le *cursus honorum* des bibliothécaires Corsiniani, au moins depuis le transfert de la collection dans le somptueux palais Pamphili que le cardinal Lorenzo Corsini, neveu du fondateur et futur pape sous le nom de Clément XII, loue en 1712 sur la place Navone. En dépit du caractère fragmentaire des informations qu'il est possible de présenter dans cet article, les quelques portraits restituent l'évolution du rôle ainsi que les mécanismes de recrutement et de promotion individuelle.

Malachie d'Inguibert (1683-1757) est le premier dont nous pouvons retracer l'activité<sup>39</sup>. Né en 1683 à Carpentras, dominicain, il arrive en Italie pour suivre les affaires de son ordre ; c'est ici, précisément, à l'abbaye du Buonsollazzo qu'il se fait partisan de la réforme de la Trappe. Il gagne donc la protection de Côme III, le pieux Grand Duc de Toscane qui soutient activement la règle de Rancé. C'est sans doute grâce à ce rapport privilégié avec la cour florentine que

---

<sup>35</sup> Sur S. Chigi, étonnante et mystérieuse figure d'aristocrate en rupture avec le gouvernement ecclésiastique, cf. A. Ademollo, « Un processo celebre di veneficio a Roma nel 1790 », *Nuova Antologia. Rivista di scienze, lettere, arti*, 12, 1881; A. Fiori dans DBI, vol. 24, 1980, s.v.

<sup>36</sup> G. Sforza, *Ennio Quirino Visconti e la sua famiglia*, Gênes, Società ligure di Storia patria, 1923, p. 62; D. Gallo, « I Visconti, una famiglia romana a servizio di papi, della Repubblica e di Napoleone », *Roma moderna e contemporanea*, 1994, 1, pp. 77-90.

<sup>37</sup> Sur cette institution cf. O. Pinto, *Storia della biblioteca Corsiniana e della biblioteca dell'Accademia dei Lincei*, Florence : L. S. Olschki, 1956 ; P. Orzi Smeriglio, *I Corsini a Roma e le origini della Biblioteca Corsiniana*, Rome : Accademia Nazionale dei Lincei, 1958.

<sup>38</sup> A. Petrucci, *I bibliotecari corsiniani tra Settecento e Ottocento*, dans *Studi offerti a Giovanni Incisa della Rocchetta*, Rome : Società Romana di Storia patria, 1973, pp. 401-424.

<sup>39</sup> R. Caillet, *Un prélat bibliophile et philanthrope: Monseigneur d'Inguibert archevêque-evêque de Carpentras 1683-1757*, Lyon : Audin, 1952.

d'Inguibert, après de nombreuses péripéties monastiques, trouve enfin refuge à Rome chez le cardinal Corsini en 1727. Il peut vanter plusieurs écrits en soutien de l'abbé de Rancé<sup>40</sup> ; tout en continuant son œuvre d'hagiographe<sup>41</sup>, il fait fonction auprès du cardinal de secrétaire et bibliothécaire. « Non comprava niente perché si era impegnato a dire che in questa libreria vi era tutto » sera le commentaire peu généreux de son travail par son successeur G. G. Bottari<sup>42</sup>. Quand Corsini devient pape (1730), d'Inguibert obtient plus de 1 500 écus en bénéfices et un évêché *in partibus* ; enfin, en 1735, il est nommé évêque de sa ville natale à laquelle il léguera sa propre bibliothèque. Il faut signaler qu'il sera le patron et protecteur de Simone Ballarini, le premier personnage de cette galerie de bibliothécaires romains, qui – après s'être signalé à la fin de ses études au séminaire Romain par une belle oraison latine – devient son bibliothécaire à Carpentras avant de rentrer à Rome au service du cardinal F. M. Monti et puis des Barberini<sup>43</sup>.

Entre-temps, Neri Corsini *junior*, neveu du cardinal Lorenzo, est revenu à Rome pour entrer en prélature après une intense mais décevante expérience diplomatique pour les Médicis. Après l'élection pontificale de son oncle, il devient à son tour cardinal et – ce qui est le plus important à notre propos – il hérite la bibliothèque ; il fait donc venir de Florence Giovanni Gaetano Bottari.

Giovanni Gaetano Bottari (1689-1775), prêtre et docteur en théologie, est un lettré dont l'exquise connaissance de la langue et de la littérature toscane est déjà connue. Il est très actif à la fois dans l'Imprimerie Grand Ducale et dans l'Académie de la Crusca. Il est aussi au service des Corsini dont il se fait, d'une certaine manière, l'émissaire dans toutes les principales entreprises culturelles qui voient le jour dans la Florence des derniers Médicis telles que la révision du *Vocabulaire* de la Crusca et l'édition du traité *De Etruria regal*, aux fortes résonances idéologiques et politiques<sup>44</sup>. A Rome, il est d'abord au service direct de Neri et il est placé comme professeur d'histoire sacrée à la Sapienza. Devenu officiellement bibliothécaire de la Corsiniana lors de la promotion de d'Inguibert, il dirige le déménagement de la librairie dans le nouveau siège que le cardinal a fait aménager à la Lungara, dans l'ancien palais Riario. A cette occasion, il rédige le premier catalogue des manuscrits<sup>45</sup> et par la suite il imprime son empreinte sur la collection Corsini

---

<sup>40</sup> *Specimen catholicae veritatis...*, 1718; *Genuinus character... Armandi Johannis Buttilieri Rancesi...*, 1718; *Vita di Armando Giovanni Bouthillier di Ransé*, 1725.

<sup>41</sup> *I prodigi della grazia espressi nella conversione di alcuni grandi peccatori morti da veri penitenti ne i monasteri della Trappa e di Buonsollazzo della stretta osservanza cisterciense*, Rome : G. Mainardi, 1727; en 1727 il dédie à Benoît XIII une *Vita di ... Bartolomeo de' Martiri arcivescovo di Braga dell'Ordine de' Predicatori*.

<sup>42</sup> Cité par Orzi Smeriglio, *I Corsini a Roma*, op. cit., p. 314.

<sup>43</sup> En qualité de bibliothécaire de l'évêque de Carpentras, il publia ses premières contributions antiquaires, comme les *Animadversiones in Museum Florentinum Ant. Franc. Gorii*, Carpentoracti : Quenin, 1743.

<sup>44</sup> Sur l'«étrusquerie » et ses implications cf. M. Cristofani, *La scoperta degli Etruschi*, Rome: CNR, 1983; *L'Accademia Etrusca di Cortona*, sous la dir. de P. Barocchi e D. Gallo, Milan : Electa, 1985; M. Vitale, *La IVa edizione del Vocabolario della Crusca*, in *Studi di filologia romanza offerti a Silvio Pellegrini*, Padoue: Antenore, 1971; pour un profil biographique de Bottari cf. G. Pignatelli et A. Petrucci, dans DBI, vol. 13, 1971, s.v..

<sup>45</sup> Qui forme aujourd'hui les mss *Corsiniani* 2401-2403.

en lui conférant son caractère composite autour des belles lettres florentines, de l'histoire ecclésiastique et de la théologie.

En 1739, Bottari rentre à La Vaticane en qualité de deuxième custode et l'année suivante il est imposé par son puissant patron<sup>46</sup> au pape Benoît XIV comme chapelain secret et chanoine de S. Maria in Trastevere. C'est sans doute en partie à cause de cela, de son inexhaustible appui aux initiatives patronnées par Neri Corsini<sup>47</sup> et de ses positions « philo-jansénistes » que Bottari ne devient premier custode qu'en 1768, en dépit d'une longue série de travaux et d'une grande renommée de savant dont témoigne sa correspondance<sup>48</sup>.

A la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, précisément en 1755, la Corsiniana, désormais bien rangée dans l'aile droite du palais de la Lungara<sup>49</sup>, ouvre quatre heures chaque jour au public. Et c'est un autre prêtre lettré florentin au service de la famille Corsini, Giuseppe Querci, qui prend la relève. Il doit gérer, sous l'œil de Bottari qui reste dans l'entourage proche des Corsini, les nouvelles rentes de la bibliothèque<sup>50</sup>. Celles-ci ont été attribuées par le prince Filippo, héritier des biens de la famille à la mort de son oncle, le cardinal Neri, et elles servent notamment à payer un copiste et deux hommes de ménage dont les services sont rendus nécessaires par l'ouverture à un public plus large que les amis et les protégés des patrons.

Querci démissionne en 1768 pour prendre le poste de directeur de la Galerie Royale de Florence. Il est remplacé par Nicolò Foggini, le neveu d'un autre savant « créature » des Corsini, Pier Francesco<sup>51</sup>. Pendant son long séjour romain, Foggini est chargé d'achever la grande édition du catalogue du *Museo Capitolino*, commencée par Bottari pour exalter à la fois Rome et la politique culturelle de Clément XII et du cardinal Neri qui avaient été à l'origine du Musée du Capitole<sup>52</sup>. Toutefois, il s'occupe principalement de la bibliothèque, pour laquelle il catalogue les incunables<sup>53</sup>

---

<sup>46</sup> « Volle [il card. Corsini] cappellano segreto mons. Bottari suo familiare [...] e Noi colla nostra piccola borsa particolare passiamo 50 scudi il mese per uno a due de' nostri, che restarono di fuori per aver introdotti quegli altri », *Le lettere di Benedetto XIV al card. de Tencin*, éd. par E. Morelli, Rome : Edizioni di Storia e letteratura, 1955, vol. I, p. 56.

<sup>47</sup> Je fais allusion notamment à *Del Museo Capitolino ...*, Rome : si vende alla calcografia camerale, 1741- (1782).

<sup>48</sup> A. Petrucci, *Catalogo dei carteggi di G.G. Bottari e P.F. Foggini (sezione Corsiniana), con appendice e indice*, Rome : Accademia nazionale dei Lincei, 1963.

<sup>49</sup> E. Borsellino, « Il cardinale Neri Corsini mecenate e committente. Guglielmi, Parrocel, Conca e Meucci nella Biblioteca Corsiniana », *Bollettino d'Arte*, 1981, pp. 49-66.

<sup>50</sup> BANL, ms Corsiniano 2630.

<sup>51</sup> Sur ce dernier cf. M. Caffiero dans DBI, vol. 48, 1997, s.v..

<sup>52</sup> *Del Museo Capitolino*, cité, vol. IV, Roma : presso A. Fulgoni, 1782; A. Michaelis, « Storia della Collezione Capitolina di antichità fino all'inaugurazione del museo (1734) », *Mitteilungen des Kaiserlich Deutschen Archelogischen Instituts. Römische Abteilung*, VI, 1891, pp. 3-64; M. Franceschini, « La nascita del Museo Capitolino nel diario di Alessandro Gregorio Capponi », *Roma moderna e contemporanea*, I, 1993, 3, pp. 73-80; M.P. Donato et M. Verga, *Mécénat et vie intellectuelle: les Corsini à Rome, Florence, Palerme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans *Les milieux intellectuels italiens aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: Rome, Florence, Naples*, à paraître.

<sup>53</sup> BANL, mss Corsiniani 2404-2406.

et classe les livres achetés à la mort de deux hommes ayant vécu dans l'orbite de cette institution : Bottari et Nicolò Rossi, secrétaire du prince Bartolomeo. Surtout, il guide la bibliothèque dans la période de crise que représente la mort de tous les protagonistes de son histoire (les cardinaux Neri et Andrea, Bottari lui-même) et puis ensuite lors de la République Romaine de 1798-99. Il part à la retraite en 1802, le premier à faire toute sa carrière à la via de la Lungara.

Est peu connue la direction de Ferdinando Giovannucci, naguère lecteur au Collège Romain et sous-secrétaire du prince, mis à la retraite en 1812 parce que « peu sain de sa tête<sup>54</sup> » et incapable d'empêcher les vols de volumes. Après lui, en 1813, sous la domination napoléonienne, Alessandro Lazzarini obtient la place. Pour cet expert de droit public, auteur de différents traités juridiques, chanoine à S. Maria in Trastevere, professeur d'éthique au Collège Romain, la bibliothèque est une fonction quelque peu en retrait des honneurs de la cour. Toutefois, sous sa direction, la Corsiniana (qui est passée en 1792 à l'héritier du titre, Tommaso Corsini) voit surtout le fond des gravures s'accroître selon les intérêts et le goût du jeune prince. Lazzarini se charge de la révision générale des collections et en prépare les index ; surtout, indice d'une sensibilité de conservation en évolution, il sépare les livres communs des éditions rares dont, selon les témoins contemporains, il se fait le redoutable gardien jusqu'à sa mort.

Le personnage qui arrive ensuite pour diriger la bibliothèque peut être considéré comme représentatif de l'accomplissement de la professionnalisation du métier de bibliothécaire quoique encore lié à « l'ancien régime » romain. **Luigi Maria Rezzi**, ancien jésuite, bon traducteur d'Horace, est en effet un représentant de la culture classiciste et conservatrice de la Rome du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Son activité de poète et d'humaniste se poursuivra pendant toute sa vie ce qui fait de Rezzi un des chefs de file de l'« école romaine » – autorité écoutée par un réseau d'intellectuels considérable – alors qu'il était bien plus provincial que quelques uns de ses savants prédécesseurs. Employé comme bibliothécaire de la Barberina pendant 14 ans avant de passer à la via de la Lungara, Rezzi est l'auteur du réaménagement des collections imprimées par double critère de contenu et caractéristiques bibliographiques, de l'aménagement de la salle de lecture avec la mise à disposition d'usuels, de l'inventaire topographique et enfin du catalogue des gravures. La configuration générale de la bibliothèque portera sa marque pendant très longtemps, non seulement grâce à son travail de systématisation mais aussi aux minutieux plans de développement qu'il conçoit pour cette institution<sup>56</sup>.

---

<sup>54</sup> BANL, ms Corsiniano 2641, ff. non numérotées (année 1812).

<sup>55</sup> G. Cugnoni, *Vita di Luigi Maria Rezzi*, Imola : I. Galeati e figlio, 1879; F. Picco, *Luigi Maria Rezzi maestro della "scuola romana"*, Plaisance : A. Del Maino, 1917.

<sup>56</sup> BANL, ms Corsiniano 3398.

Après sa mort en 1857, Giuseppe Cerrotti marque le véritable passage au bibliothécaire et fonctionnaire « moderne » et c'est lui qui transmet la bibliothèque à l'État italien en 1883.

### 3.

Jusqu'ici nous avons privilégié le point de vue de l'histoire sociale et institutionnelle afin d'éclairer les contours, encore flous, du métier de bibliothécaire, sa visibilité sociale et son statut. Mais si nous nous plaçons du côté des individus, que signifie pour eux être bibliothécaire ? quels sont leurs discours et leurs auto-représentations ?

La bibliothèque est avant tout un lieu d'apprentissage, où l'on côtoie les « monuments » du passé et où l'on noue des relations avec les lettrés. C'est un lieu de sociabilité, à la fois savante et religieuse : la Corsiniana, par exemple, abrite pendant de longues années le cercle « dell'Archetto », réunion hebdomadaire des proches du cardinal Andrea Corsini qui partage la même sensibilité religieuse rigoriste et philo-janséniste<sup>57</sup>.

C'est le lieu où on étudie et où on gagne sa réputation. C'est aussi un refuge des fatigues et des périls de la cour, cette cour dans laquelle les appartenances multiples rendent le jeu de la carrière particulièrement complexe, presque angoissant<sup>58</sup>. C'est un délice, comme l'écrit l'historien de l'église oratorienne, Giuseppe Bianchini, en évoquant à la fois la congrégation à laquelle il appartient et sa bibliothèque : « Son contentissimo della mia sorte. Ho sposata la Vallicella e in essa trovo tutte le mie delizie<sup>59</sup> ».

Pourtant, l'identité de bibliothécaire reste tout au moins hypothétique si l'on veut avoir recours à cette notion, en particulier au niveau collectif<sup>60</sup>. La bibliothèque représente rarement l'horizon d'attente ou un champ d'action pour des hommes qui dialoguent avec la cour et l'église de Rome d'un côté, et la République des lettres de l'autre, tout en cherchant à affirmer une identité de savants et d'hommes d'église. Le « service », comme notion fondamentale, peut être assimilé à l'honneur seulement s'il se déploie à l'intérieur d'un univers symbolique plus vaste et supérieur ; autrement il se réduit à la « servitude »<sup>61</sup>. De ce point de vue, le bibliothécaire se trouve parfois en

<sup>57</sup> E. Dammig, *Il movimento giansenista a Roma nella seconda metà del XVIII*, Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, 1945.

<sup>58</sup> M.P. Donato, *Le strane mutazioni di un'identità: il "letterato a Roma 1670-1750*, dans *Gruppi ed identità sociali nell'Italia di età moderna. Percorsi di ricerca*, sous la dir. de B. Salvemini, Bari : Mediterranea, 1998, pp. 275-314

<sup>59</sup> G. Bianchini à L.A. Muratori, lettre de Rome 25 fév. 1747, dans Bibliothèque Estense Modène, *Archivio Muratori*, b. 55, fasc. 1. D'analogues considérations sont faites pour le cas français, M. Caillet, « Les bibliothécaires » dans *Histoire des bibliothèques françaises*, sous la dir. de C. Jolly, vol. 2, Paris, Promodis, 1988, pp. 373-388.

<sup>60</sup> *Gruppi ed identità sociali, op. cit.* ; *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, sous la dir. de J. Revel, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1996.

<sup>61</sup> M. Rosa, *Nobiltà e carriera nelle <memorie> di due cardinali della Controriforma: Scipione Gonzaga e Guido Bentivoglio*, dans *Signori, patrizi, cavalieri nell'età moderna*, sous la dir. de M. A. Visceglia, Rome-Bari : Laterza, 1992, pp. 231-255; Id., *Carriere ecclesiastiche e mobilità sociale nell'<autobiografia> del cardinale Giulio Antonio Santoro*,

porte-à-faux dans sa position d'employé vis-à-vis des modifications que ces univers symboliques subissent dans le temps : la crise des mécanismes de recrutement au sein de la curie qui se dessine vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle notamment, dévoile ces contradictions.

Mais il est vrai aussi que les repères d'identification du rôle de chacun sont souples. Cela représente une ressource pour tous ceux qui n'ont pas pu ou voulu suivre la route d'une carrière à la cour, mais également pour ceux qui l'ayant fait sont exposés à la fragmentation de leur expérience et autoreprésentation.

Les pratiques en témoignent d'ailleurs. Le choix de constituer une bibliothèque publique de ses propres collections livresques ou de les léguer à une institution pour les soustraire à la force destructrice du temps et du marché, scelle souvent le parcours de l'érudit et du religieux. Il s'agit à la fois d'une œuvre de piété envers les générations futures et d'un geste ennoblissant par mimétisme des pratiques du mécénat aristocratique. Les personnages cités, Fontanini, d'Inguibert, Lazzarini laissent leurs livres à la ville de leurs aïeux pour y fonder des bibliothèques publiques, tandis que Giorgi, avec plus de modestie, choisit la Casanatense pour perpétuer la mémoire de sa vie de pieu savant.

Le choix est parfois de léguer plutôt ses propres livres à la bibliothèque dans laquelle on a travaillé et vécu. Bottari, par exemple, laisse ses instruments scientifiques à la Bibliothèque Corsiniana ; la Bibliothèque Vaticane conserve encore les livres et les manuscrits de plusieurs de ses *custodi*, tels que Allacci, Holste, Gradi, Schelstrate.

Concluons cette contribution par le même Simone Ballerini avec lequel nous l'avons commencée : en 1772 il lègue ses livres à l'institution dans laquelle il a trouvé le cadre de travail et de vie idéal, une belle petite collection « avec mon portait à installer dans la célèbre Bibliothèque Barberina de laquelle j'ai été pendant tant d'années le bibliothécaire »<sup>62</sup>.

---

dans *Fra storia e storiografia. Scritti in onore di Pasquale Villani*, sous la dir. de P. Macry, A. Massafra, Bologne : Clueb, 1994, pp. 71-86.

<sup>62</sup> « Insieme col mio ritratto da mettersi nella celebre libreria (sic) Barberina, di cui sono stato per molti anni bibliotecario », BAV, Barb. Lat. 4909, ff. 185-188.